



## Moussons

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

16 | 2010

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

---

*Les Rohingya de Birmanie, Arakanais, musulmans et apatrides*, Gabriel Defert. *La Junte birmane contre l'« ennemi intérieur »*. *Le régime militaire, l'écrasement des minorités ethniques et le désarroi des réfugiés rohingya*, Pascal Arcaro & Loïs Desaine. *The Burmanization of Myanmar's Muslims*, Jean Berlie

Paris : Aux lieux d'être, 2007, 302 p. ;

Paris : L'Harmattan, 2008, 280 p. ;

Bangkok : White Lotus, 2008, 190 p.

Alexandra de Mersan

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/moussons/224>

ISSN : 2262-8363

### Éditeur

Presses Universitaires de Provence

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 187-191

ISBN : 978-2-85399-778-2

ISSN : 1620-3224

### Référence électronique

Alexandra de Mersan, « *Les Rohingya de Birmanie, Arakanais, musulmans et apatrides*, Gabriel Defert. *La Junte birmane contre l'« ennemi intérieur »*. *Le régime militaire, l'écrasement des minorités ethniques et le désarroi des réfugiés rohingya*, Pascal Arcaro & Loïs Desaine. *The Burmanization of Myanmar's Muslims*, Jean Berlie », *Moussons* [En ligne], 16 | 2010, mis en ligne le 12 décembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/224>

---



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

de la *bahasa indonesia*, différente de la *bahasa melayu* et de la *bahasa malaysia*, sa prononciation et les façons d'établir le contact ; la vie quotidienne (habitudes, transports, achats, bien-être, vêtements, fêtes et traditions, et actualités) ; les goûts et les saveurs (comment manger, nourriture et boissons) et enfin les arts et l'artisanat (danse, théâtre, musique, textile, objets). Comme dans une balade ou une introduction à l'archipel, le lecteur en tournant les pages de ce dictionnaire saute d'un concept à l'autre, d'une expression populaire à une spécificité locale. On se demande parfois comment l'auteure a fait le choix de ses près de 200 entrées. Pourquoi mettre l'accent sur tel fait, coutume ou objet et pas sur tels autres ? Il est vrai que l'Indonésie, qui a fait de la diversité sa devise, est difficile à saisir dans son intégralité et que sa tâche a dû être ardue. On l'aura compris, l'ouvrage ne se lit et ne se manie pas comme un dictionnaire, mais comme une suite de petites vignettes ou tableaux qui mis bout à bout vous aident à mieux appréhender tout l'exotique et le savoureux de l'archipel et que l'on lit d'une traite. Une bibliographie vient compléter l'ouvrage. Espérons que la collection s'étendra à tous les pays de l'Asie du Sud-Est avec le même bonheur d'écriture.

\* Chargée de recherche CNRS, IRSEA, Marseille.

***Les Rohingya de Birmanie, Arakanais, musulmans et apatrides***, Gabriel Defert, Paris : Aux lieux d'être, 2007, 302 p.

***La Junte birmane contre l' « ennemi intérieur »***. *Le régime militaire, l'écrasement des minorités ethniques et le désarroi des réfugiés rohingya*, Pascal Arcaro & Loïs Desaine, Paris : l'Harmattan, 2008, 280 p.

***The Burmanization of Myanmar's Muslims***, Jean Berlie, Bangkok : White Lotus, 2008, 190 p.

*Par Alexandra de Mersan \**

Trois publications en l'espace de deux ans, concernant quasi-exclusivement les musulmans de Birmanie, est un fait en soi qui illustre de façon significative l'intérêt porté aux populations musulmanes après les attentats du 11 sep-

tembre 2001 et qui témoigne d'une orientation dans l'affectation de crédits éditoriaux : il s'agit de celle de Gabriel Defert *Les Rohingya de Birmanie, Arakanais, musulmans et apatrides*, de Pascal Arcaro & Loïs Desaine, *La Junte birmane contre l'« ennemi intérieur »*. *Le régime militaire, l'écrasement des minorités ethniques et le désarroi des réfugiés rohingya* et de Jean Berlie, *The Burmanization of Myanmar's Muslims*.

Le premier ouvrage est une compilation de sources diverses relatives aux musulmans d'Arakan, (région occidentale de la Birmanie, frontalière avec le Bangladesh) ; le second porte sur la politique de la junte birmane actuelle et ses applications à l'encontre des populations minoritaires du pays, en particulier les musulmans d'Arakan réfugiés au Bangladesh voisin ; le dernier enfin sur les musulmans dans leur diversité et s'intéresse à leur acculturation à la société birmane.

Le présent compte rendu concerne essentiellement ceux dont il est plus précisément question à savoir, les musulmans d'Arakan, autrement connus (voire labellisés) sous le terme de « Rohingya ». Par ailleurs, je m'en tiens ici aux critiques communes et aux apports respectifs et ne décrirai pas par le détail les ouvrages.

Le mérite commun aux trois ouvrages est de s'intéresser à une population persécutée en raison de son appartenance à une religion, dont on entend peu parler, et qui a, sans aucun doute, un besoin de reconnaissance. Chacun des auteurs semble mû par une volonté de décrire et d'expliquer la situation d'une population opprimée plutôt que radicalisée dans un islam, et de dénoncer les nombreux abus auxquels elle est soumise (bien que Defert s'en défende). Là réside aussi la difficulté majeure du sujet, dont aucun des trois ouvrages n'a cependant su éviter les écueils. La question est, il est vrai, particulièrement délicate pour tout chercheur travaillant sur ces populations, illustrée de façon significative par l'usage quasi-systématique du recours au pseudonyme pour écrire sur le sujet. Il doit dès lors faire preuve de discrétion et de tact pour protéger ses interlocuteurs d'abord, ainsi que lui-même, ne serait-ce pour s'assurer la possibilité de retourner faire du terrain.

Les musulmans de Birmanie sont bien mal connus et, depuis les études désormais classiques qui datent déjà de Yegar Moshe et de

Chakravarti, il y avait un grand vide qu'aucun des trois ouvrages ne vient néanmoins combler. En effet, disons-le d'emblée, on déplore de ne pas être davantage renseigné à la fin de leur lecture sur ce que c'est que d'être musulman en Birmanie, au quotidien, ni qu'elles en sont les valeurs portées dans les rites et les pratiques, attitudes et relations sociales, etc. Les musulmans se retrouvent cantonnés dans le rôle d'une minorité persécutée, définie par les auteurs en fonction de critères moins employés comme des marqueurs ou des repères identitaires, que manipulés par leur propre vision essentialiste d'une ethnicité attribuée. Je vais y revenir.

Les ouvrages souffrent d'un manque patent de rigueur tant sur le fonds que sur la forme et d'un problème de méthode. Ce ne sont pas des ouvrages scientifiques mais ce n'est peut-être pas à leur vocation. Il n'empêche que le lecteur est à maintes reprises, et parfois dans une même page, agacé par les erreurs, les approximations, les jugements de valeur, les déductions hâtives, les interprétations partisans, un manque de plan, l'absence de cohérence entre un sous-titre et son contenu ou dans l'enchaînement des paragraphes, et finalement par un discours qui tourne en rond par la dénonciation, aussi louable l'entreprise soit-elle.

La liste des critiques est longue et il n'y a pas un grand intérêt à les énumérer toutes, tant la somme finirait par être aussi pénible que la lecture des ouvrages. Elles se résumeront ici autour de quatre points principaux interdépendants : la non ou mauvaise exploitation des données d'enquête, l'usage des sources et le manque de rigueur scientifique et, en conséquence, l'enfermement dans une analyse ou une lecture par l'ethnicité.

#### NON-EXPLOITATION DES DONNÉES D'ENQUÊTE

On connaît surtout les Rohingyas par leurs camps de réfugiés au Bangladesh, et plus récemment par leur errance tragique sur des bateaux de fortune pour émigrer dans des pays voisins de la Birmanie. Comment rendre compte des musulmans, à plus forte raison de ceux d'Arakan, alors que l'on est *a priori* dans l'impossibilité de travailler auprès d'eux et donc de pouvoir mener une enquête digne de ce nom, si l'on n'est pas un travailleur humanitaire ? C'est du moins ce que pensait l'auteur du présent compte rendu, ce que viennent démentir ces trois ouvrages,

et dont c'est peut-être un des seuls mérites involontaires.

Chacun a visiblement procédé à une enquête qui se retrouve malheureusement noyée dans une masse inconsiderée de sources sans approche critique vis-à-vis de leur contexte de production. Quel dommage que les auteurs n'aient pas su tirer parti de leurs propres données et les mettre en perspective ! Ainsi, que ce soit les séjours dans des camps de réfugiés, des observations sur l'enseignement de l'islam dans des écoles de Yangon, une recherche sur les tombes anciennes où des entretiens menés auprès de divers guides spirituels, il y avait matière à présenter des éléments, des faits, les analyser et à en tirer les conclusions qui font défaut, plutôt qu'à les utiliser pour illustrer un ensemble de remarques prisonnières d'une lecture sur l'identité posée implicitement, dès le départ comme cadre d'analyse. On a là, à des degrés divers, l'exemple d'études qui, ne s'appuyant pas ou pas assez sur des faits de terrains, se cantonnent à des discours et une analyse sans fin sur l'ethnicité. Qui plus est, leur lecture est parfois indigeste (excepté l'ouvrage de Defert).

#### USAGE DES SOURCES ET MANQUE DE RIGUEUR

Les trois ouvrages ont en commun de mauvaises bibliographies, une mauvaise utilisation des sources, sans distance critique par rapport à leur auteur ou au contexte d'émergence. Chacun aurait évité bien des paragraphes inutiles et lourds en allant puiser directement dans les références de bases (par exemple, chez Berlie, il manque la référence à Buchanan et les principaux travaux de J. Leider) et les travaux de la recherche existant, certes peu nombreux mais efficaces et solides (notamment ceux de J. Leider, pour ne citer que lui). L'usage qui est fait des sources est parfois affligeant.

Mais aussi, à trop vouloir prendre parti, à aller vite, à utiliser des sources secondaires et ne pas poser clairement les termes ni définir et expliciter les concepts, ces ouvrages au bout du compte desservent leur but. On ne les prend pas au sérieux et finit par se lasser.

La notion de « birmanisation », par exemple, ne va pas de soi. Plusieurs articles récents dans la recherche française ont à cet égard montré qu'ils y mettaient un sens différent.

#### POLITIQUE BIRMANE

Le problème de la construction nationale, la conception de la nation par la junte birmane, les conditions d'accès à la citoyenneté, ainsi que de la politique qui en découle, mise en œuvre

par la junte à l'égard des populations sont plus ou moins traités (mais d'autres travaux les ont déjà bien mieux décrits et problématisés). Il y a cependant une évolution dans cette conception qui n'apparaît pas, qui se traduit par une « racialisation » du groupe et des frontières.

Il faut définir ce que l'on entend par une politique de birmanisation, quelle est sa mise en œuvre, de façon claire et structurée, à l'instar de G. Houtman (1999), par exemple. La mise en place à partir du début des années 1990 d'une politique de valorisation du bouddhisme, notamment, par la junte en quête de légitimation politique a abouti à une plus grande difficulté, voire à une impossibilité pour les non-bouddhistes de vivre en Birmanie.

La conception de la junte, du groupe et de ses frontières repose sur une classification hiérarchisée des populations, fondée sur des caractéristiques supposées propres à chaque population et au rang desquelles prédominent les critères de territoire, de langue et de religion. La combinaison de certains traits apparaît incompatible, comme le fait d'être du groupe ethnique birman seul (« pur ») et de religion musulmane. Si cette conception du groupe et les mécanismes qui logiquement aboutissent à l'exil des musulmans, notamment d'Arakan, sont plus ou moins exposés, en revanche les auteurs ne se départissent pas non plus de leur propre lecture.

#### QUESTION D'IDENTITÉ ET D'ETHNICITÉ

En effet, le problème majeur et caractérisé commun aux trois est qu'ils ne traitent pratiquement que d'identité, conçue manifestement comme une somme de traits essentiels supposés caractéristiques du « groupe ethnique ». Ceci est frappant à propos des Rohingya. Autrement dit, un ethnonyme avec des caractéristiques associées qui, plus que des marqueurs d'identité, sont perçues et présentées comme essentialistes, constitutives de l'identité du groupe. On est dans une conception « classique » et dépassée qui correspond finalement assez bien à celle de la junte.

Ces traits, néanmoins, reflètent-ils les conceptions de l'auteur, de la junte birmane, des personnes intéressées elles-mêmes ? En effet, si les auteurs ne se posent pas toujours comme porte-parole des revendications identitaires de divers groupes musulmans dont ils rendent compte, ils n'arrivent néanmoins pas à se départir de leurs propres représentations, même lorsque leur

démarche aboutit à une certaine réserve ou distance à l'égard des lectures par l'identité (voir les représentations de Berlie sur la langue parlée).

On n'apprend rien ou quasiment rien sur la religion. Il est connu maintenant que les religions, aussi universalistes soient-elles, sont toujours ancrées dans des localités, gouvernées par des systèmes de valeurs qui s'incarnent dans les pratiques sociales et religieuses et se nourrissent constamment d'apports et d'influences diverses. Elles se fondent, s'expriment, se développent dans des modèles culturels de sociétés locales distinctes. Rien n'est dit ou su de cela.

Les musulmans, qu'ils soient Rohingya, Kaman ou autre, forment-ils réellement une communauté ? A-t-on intérêt à les considérer comme une seule somme de traits – conçus par nos auteurs comme essentiels, caractéristiques du groupe ? Ce faisant, à les enfermer comme tels. En somme, n'est-ce pas cela finalement que l'état de minorité : un processus de construction qu'il faut pouvoir dépasser une fois le mécanisme, au risque de participer même involontairement à sa reproduction ? Autrement dit, une telle démarche fait le jeu de la politique birmane. En réponse à l'avant-propos de G. Defert sur sa volonté d'aider à réfléchir plus qu'à instruire, on ne peut que recommander la lecture de l'excellent et lumineux article de M. Sadan (2007) sur la nécessité pour les leaders politiques mais aussi chercheurs et autres auteurs travaillant sur ces questions, de procéder à une décolonisation de la conception du groupe et des frontières.

#### « La junte birmane contre "l'ennemi intérieur" »

C'est la troisième partie qui porte sur une population réfugiée de musulmans d'Arakan. Là, on s'attend à avoir des données d'enquête sur ces camps installés au Bangladesh. Éparses elles sont malheureusement noyées dans l'ensemble. On voudrait en savoir davantage, concrètement, sur l'organisation et le fonctionnement d'un camp au quotidien. Le livre suggère pourtant des angles d'approche intéressants : relation entre populations des camps et populations avoisinantes ; reconstruction (reproduction ?) d'une organisation sociale dans les camps, basée sur celle de la société d'origine, dans le rôle notamment des *majhees* et autres acteurs sociaux, ou encore la question de la transmission dans les camps lorsque la situation s'installe dans le temps. Sans

doute, ces questions nécessiteraient de procéder à des enquêtes plus minutieuses et n'intéressent pas directement le propos de leurs auteurs.

Quelle que soit l'empathie initiale à l'égard du groupe dont les auteurs rendent compte, les jugements implicites s'avèrent même, sur la fin, négatifs à son encontre.

« *The Burmanization of Myanmar's Muslims* »

L'auteur reprend manifestement, mais sans le citer, le découpage proposé par J. Leider des musulmans de Birmanie en quatre groupes principaux différents, selon leur origine, l'époque et le lieu de leur migration, et présuppose que chacun forme une communauté. Son ambition est double : pallier un manque de reconnaissance de la participation à la vie sociale et économique du pays des musulmans ; d'autre part, montrer que les musulmans sont soumis à un processus de « birmanisation ». On finit par comprendre qu'il se propose de le montrer à travers l'usage de la langue et l'enseignement de l'islam dans les diverses institutions du pays.

De manière générale, un éditeur rigoureux, aurait renvoyé l'auteur à sa copie tant les critiques sont nombreuses et tant le problème de la forme ne permet pas d'accéder au reste. Je m'en tiendrai aux principales.

Le lecteur gagnera du temps et conservera son désir de lecture en allant directement au chapitre 6 qui correspond à un article déjà publié par l'auteur et qui résume ou reprend les idées centrales de l'ouvrage.

Seuls les faits ou données qui peuvent servir de base pour de futures recherches sont mentionnés ici, tant l'empathie et l'interprétation sont lourdes. En effet, cet ouvrage de loin le plus indigeste quand il ne frise pas le loufoque, est aussi paradoxalement celui qui laisse entrevoir des pistes de travail les plus intéressantes à explorer et fournit des miettes de données précieuses par leur rareté. Citons, à titre d'exemple, la valeur accordée au voyage – pour des motifs économiques et dans l'exercice du commerce – par les musulmans qu'il a rencontré ; valeur constitutive semble-t-il de la personne. Ou encore, l'intérêt à étudier le fonctionnement concret d'une *dargah* et autres institutions ou sanctuaires chapeautés par le ministère des Affaires religieuses ; un recensement critique des monuments funéraires (l'auteur fournit une liste des mosquées et leurs inscriptions ainsi que

la localisation des tombes) ; la figure d'autorité dans l'islam birman et les récits de vie détaillés de guides spirituels, le calendrier rituel et l'organisation des fêtes ainsi que les pèlerinages qui forment sans doute aussi un territoire rituel.

Un glossaire aurait été utile puisqu'il emploie nombre de termes sans les définir (exemple avec le terme « *hafiz* »).

« *Les Rohingya de Birmanie, Arakanais, musulmans et apatrides* »

Ce livre est une compilation de diverses sources disponibles sur les Musulmans d'Arakan, afin d'en retracer de façon générale leur histoire jusqu'à la situation présente. Contrairement aux deux autres, le livre est bien écrit, la lecture fluide. Cet ouvrage n'apporte pas grand chose au chercheur qu'il ne connaissait déjà, mais il permet une entrée en matière de la question et fournit dans le dernier chapitre les données récentes de géopolitique.

Il y a une volonté manifeste louable de la part de Defert de dresser les ponts entre la situation birmane et d'autres terrains Sud-Est asiatiques qu'il connaît par ailleurs. Néanmoins, cette approche, dans des domaines aussi variés que l'histoire, la science politique, l'anthropologie, ne prend-elle pas le risque de saper toute l'entreprise minutieuse et laborieuse, d'un travail un tantinet scientifique et de construire des châteaux avec des allumettes ?

L'auteur a une vraie capacité à amasser, à compiler, à s'approprier même devrait-on dire, de nombreuses sources de nature diverse, puisant à la fois dans la recherche scientifique ou les rapports internes d'organisations non gouvernementales, avec toutefois une difficile mise en perspective de celle-ci. À ce propos néanmoins, le livre peut être consulté avec intérêt pour les données issues de rapports internes d'ONG qui, jusque là, demeuraient confidentielles. Ce sont des sources précieuses d'informations d'enquêteurs de terrain. Citons le travail d'A. Tréhondart, (p. 183, chap. 7) qui a bien perçu que les rapports de voisinage entre bouddhistes et musulmans arakanais dans les campagnes sont (le sont-ils encore ?) des relations d'interdépendance ! Defert le mentionne mais sans en prendre la mesure. Le chapitre 7 fournit des données précieuses sur l'usage de la terre et l'accès à celle-ci, issues d'une étude pour une ONG. On prend également volontiers connaissance

des éléments du rapport de C. Lewa (p. 211-212), laquelle s'applique depuis de nombreuses années maintenant, à comprendre et faire connaître la situation des musulmans d'Arakan.

Les ponctions administratives décrites chapitre 8 sont également le lot quotidien des autres populations d'Arakan, à commencer par les Arakanais bouddhistes. Il aurait fallu le dire, car même si elles ne sont pas prélevées dans les mêmes proportions que pour les Rohingya, les effets sont semblables, à commencer par une paupérisation croissante et une émigration massive de tous d'Arakan.

\* Postdoctorante au CASE, EHESS-CNRS.

***Constructing Singapore : Elitism, Ethnicity and the Nation-Building Project***, Michael D. Barr & Zlatko Skrbis, Copenhague : NIAS Press, 2008, 304 p.

*Par Jean-Louis Margolin \**

Michael Barr, seul ou en collaboration, est depuis une décennie l'un des auteurs les plus prolifiques et les plus reconnus sur la structuration politique et sociologique du Singapour contemporain. Longtemps attaché à l'université du Queensland (Brisbane), aujourd'hui à Flinders (Adelaide), il est assez représentatif de la nouvelle génération (singapourienne aussi bien qu'étrangère) des spécialistes de la cité-État : fermement critique, et parfois même hyper-critique, elle n'en reconnaît pas moins les considérables succès obtenus dans la plupart des domaines depuis l'indépendance (1965), et elle ne se réclame pas d'une idéologie particulière.

Le titre du livre est partiellement trompeur. Ou, plus exactement, il ne correspond vraiment qu'aux cinq premiers chapitres qui, sur une centaine de pages, ne font qu'esquisser les grandes lignes d'un projet intellectuel trop ambitieux pour ce cadre étroit. Le cœur du livre – la grosse centaine de pages qui suit, en cinq chapitres aussi –, et ses développements les mieux documentés aussi bien que les plus originaux, concernent le seul volet éducationnel de la « construction nationale » mentionnée dans le sous-titre. Quant aux deux derniers chapitres, ils nous font pénétrer, assez succinctement, au cœur de la petite élite qui régit entièrement un

Singapour domestiqué, subjugué autant que quadrillé, depuis les années 1970.

La ligne directrice de l'ouvrage a l'avantage et les défauts de la simplicité. L'idéologie dominante à Singapour reposerait sur deux concepts : multiculturalisme (ou, en langue locale, multiracialism) et méritocratie. Bref, à chaque ethnie sa légitimité et sa part de la nation, et à chaque individu ses chances de parvenir au sommet, à condition de travailler dur. Dans la période de fondation (jusqu'aux alentours de 1980), ces slogans n'auraient pas été de vains mots, dans un système politique qui tentait alors de transcender les divers clivages au nom de la commune citoyenneté d'un improbable État, né comme par accident, en 1965. Or, nous disent les auteurs, les deux concepts, toujours répétés à l'envi, seraient depuis près de trois décennies les paravents de pratiques moins glorieuses, fondées sur le renfermement d'une élite auto-reproductrice, ainsi que sur la prééminence renforcée de l'ethnie chinoise dominante (près des trois quarts de la population). Le système éducatif (au sens large : du jardin d'enfant aux bourses d'études accordées lors du service militaire) serait à la fois le symptôme et un facteur primordial de cette inquiétante évolution.

Celle-ci daterait de 1979, qui vit à la fois les parcours scolaires divisés en trois niveaux hiérarchisés, avec sélection dès la fin de la troisième année du primaire (quatrième à partir de 1992), et le lancement de la campagne (devenue permanente) « *Speak Mandarin and less dialects* », destinée à unifier la communauté chinoise jusque là très divisée en groupes dialectaux (hokkien, cantonais, teochiu, hakka pour citer les principaux). Simultanément apparaissaient des références positives au confucianisme, dont on tenta (sans grand succès) de faire dans la décennie quatre-vingt une matière d'enseignement pour les jeunes Chinois, et qui constitua à l'« ère Clinton » (1992-2000) le noyau dur des valeurs asiatiques que l'autoritarisme singapourien opposait à la politique des droits de l'homme venue d'outre-Pacifique. Dans le même esprit, des écoles à enseignement renforcé de la langue et des traditions chinoises étaient créées dès 1979 (*Special Assistance Plan*), à l'intérieur d'un système éducatif cependant unifié autour de la prééminence de l'anglais, et presque entièrement nationalisé (les écoles privées elles-mêmes